

Le dernier piéton

En 2023, il ne restait plus, à Paris, qu'un seul piéton.

C'était un vieillard, du nom de Durand (Emile), officier d'Académie, ancien archiviste de l'École des langues occidentales.

M. Durand pouvait dire avec un légitime orgueil :

« Il n'en est resté qu'un et je suis celui-là ! »

Ce débris de l'infanterie parisienne, échappé par miracle aux mille dangers de la bataille, s'était toujours refusé à acheter une automobile, un avion, voire une motocyclette ou une simple béane.

— La Providence, déclarait-il, m'a doté de deux jambes, qui sont, si je ne m'abuse, destinées à la marche. Je marcherai donc comme ont marché mes père et mère. Et, quel qu'on dise ou qu'on fasse, je n'abandonnerai pas le train n° 11. Piéton je suis, piéton je resterai !

Et dans l'immense Paris qui s'étendait jusqu'aux limites de l'ancien département de la Seine, M. Durand bravait les sarcasmes, les injures, les menaces des gens montés sur roues. Sans crainte du scandale, il se servait de ses moyens de locomotion naturels au milieu d'innombrables mécaniques trépidantes, fumantes, assourdissantes, qui s'enchevêtraient à tous les carrefours et jusque dans le ciel.

Le dernier piéton soulevait sur son passage la curiosité publique.

Les enfants montés sur des patinettes électriques, l'escortaient en criant avec le vocabulaire du temps :

— Fige-moi le vieux qui avance avec ses paties !

— Ça doit rien lui faire mal aux pieds ! C'est rigolo !

— Quat kilomètres à l'heure... Mince de record ! Sir, c'est un dingue !

Les chauffeurs, wattmen, aviateurs, etc., le considéraient comme un phénomène, et les étrangers qui venaient visiter Paris étaient conduits dans le quartier habité par M. Durand, qu'ils contemplaient, pendant ses promenades, avec des yeux ronds.

Car M. Durand figurait parmi les attractions parisiennes. Le dernier piéton, cet unique survivant d'une race à jamais éteinte, avait reçu de divers Barons des propositions brillantes que, fort dignement, il avait repoussées. C'est ainsi que le directeur du Cirque universel lui avait offert un pont d'or s'il consentait à marcher, tout éplement, sur la piste ordinairement occupée par des acrobates, aviateurs, chauffeurs ou cyclistes. La marche n'était-elle pas une acrobatie singulière, sensationnelle ?

Quel succès eût obtenu un tel numéro annoncé en ces termes sur les affiches :

EMILE DURAND,
dernier piéton.
L'Homme qui marche avec ses jambes
Sensationnel ! — Unique !

Mais Emile Durand déclara au manager :

— Non, je ne marche pas !

— Et à un directeur de journal qui lui demandait d'écrire ses mémoires, le dernier piéton répondit :

— Laissez-moi finir mes jours dans le silence et l'oubli. Je suis le Passé. Que votre Présent tyrannique et brutal me fiche la paix !

Emile Durand faillit un certain jour être écrasé par un tank 800 CV, qui

traversait, à 140 kilomètres à l'heure, la place de la Concorde.

Transporté en avion à l'hôpital, le vieillard protesta :

— Je pouvais très bien venir à pied, car je ne suis pas blessé... J'aurais d'ailleurs préféré mourir sur le pavé, comme tous ceux de ma race. Mais ce n'est sans doute que parole remise... Un piéton doit finir écrasé !



Le dernier piéton soulevait sur son passage la curiosité publique.

C'est alors qu'un député monta à la tribune de la Chambre pour adresser ces mots au gouvernement :

— Il ne nous reste plus qu'un seul spécimen de cette variété d'hommes qui, pendant tant de siècles, se sont déplaçés en se servant de leurs membres inférieurs. Or, un accident a failli supprimer ce phénomène rare entre tous. Quelle perte pour la science et aussi pour Paris, où le dernier piéton obtient tant de succès auprès de nos visiteurs ! Il faut mettre M. Emile Durand à l'abri de tout danger d'écrasement... Et pour cela, je propose qu'il soit classé comme monument historique.

— Cela ne suffit pas, dit le président du Conseil. Même classé, le dernier piéton risque de finir sous une roue...

— Alors, reprit le député, je demande qu'il soit déclaré propriété nationale et conduit au Muséum, d'où il ne pourra sortir sous aucun prétexte.

Il en fut ainsi décidé. Et malgré ses protestations, Emile Durand fut interné, non loin du diplococus, dans la galerie paléontologique du Jardin des Plantes. Chaque dimanche, une foule compacte de curieux, montés sur des patins à moteurs et à roulettes, virent contempler cet homme étrange qui avançait en plaçant alternativement un pied devant l'autre.

Mais personne n'échappe à sa destination. Le fin du fin de la sagesse est le « Mektoub » c'est écrit — des Arabes.

Emile Durand, ex-Laude du Muséum, s'évada.

Une nuit, malgré la surveillance de ses gardiens, il parvint à sortir de la galerie paléontologique : ayant dit adieu au diplococus, il franchit la grille du Jardin des Plantes et s'engagea sur le pont d'Austerlitz.

Hélas ! le pauvre vieux n'atteignit, en fait, d'autre rive, que celle du Siècle.

Un autobus à trente-deux roues le heurta, le renversa et lui passa sur le corps.

Les journaux publièrent d'innombrables articles nécrologiques et rétrospectifs. Les obsèques d'Emile Durand furent grandioses.

Dernière le corbillard automobile — ce qui était une façon d'écraser une deuxième fois le malheureux piéton — venaient des délégations de chauffeurs et aviateurs de taxis, des représentants de la corporation des wattmen, des conducteurs de camions, de cars, de véhicules de toutes sortes...

Les agents de la brigade de voitures, montés sur des motocyclettes ou aviateurs, suivaient aussi le corps, ou, du moins, ce qui en restait. Ils avaient apporté une immense couronne avec un ruban qui portait ce simple mot : « Ouf ! »

Des orateurs prononcèrent avec une émotion poignante l'oraison funèbre d'Emile Durand. L'inspirant de Bossuet, l'un d'eux s'écria :

Le piéton traverse, le piéton est mort !

Un monument fut élevé sur la tombe du héros du martyr. L'inscription était ainsi conçue :

CI-GIT LE DERNIER PIÉTON
mort au champ d'honneur.
« L'homme et-bas n'est jamais qu'un piéton : il passe et bientôt il trespasse. » (Epiète.)

Telle est l'histoire d'Emile Durand, officier d'Académie et fantassin civil, qui tint tête à ce progrès éfroyant dont les armes sont une roue caoutchoutée sur champs de gueules.

Clément VAUTEL.

Le Joyeux Reveil



TRAVAUX D'AMATEUR
— Alors, chérie, que penses-tu de ce nouveau papier ?
— Pas mal, mais que signifient toutes ces protuberances ?
— Euh !... c'est que j'ai oublié de décrocher les tableaux !



— Une petite friction au pétrole ?
— Vous n'avez donc pas encore l'électricité ?



LA NOUVELLE GENERATION
— Tu sais, papa, je tiens d'avoir encore une de ces scènes avec ta femme !



LE MARI PREVOYANT
Madame Dupont se dispose à sortir en conduisant sa voiture pour la première fois.



— Ah ! beau-père, que je suis mécontent de votre fille, quel fichu caractère !
— C'est bien, je vais l'informer que si elle ne change pas, je la désahériterai !



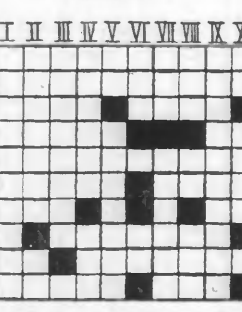
PARTIE DE BRIDGE
— Allez-vous jouer finalement notre as de trèfle, nom d'un chien, parce que si vous mettez encore longtemps à réfléchir, toute la maison va s'écrouler en flammes !



LA PÊCHE EST OUVERTE
— Comment ! la pêche est ouverte et il n'y a pas un seul poisson dans la rivière ?
— C'est probablement qu'ils n'ont pas lu l'écriteau...

NOS MOTS CROISÉS

Problème N° 228



HORIZONTALEMENT. — 1. Solidité. — 2. Ne putes surpasser. — 3. Moyen de locomotion. Montrer qu'on a chaud. — 4. Refuge. Phonétiquement : ventile. — 5. Qui est matière à procès. — 6. Anagramme de marier. Gâteau britannique. — 7. Petit fleuve côtier. Pronom. — 8. Mort volontaire. — 9. Note. Taille. — 10. Pronom féminin. Possessif.

VERTICALEMENT. — I. Chercher à égalité. — II. Prénom masculin. Phoné-

liquement : ancienne mer. — III. Cuisines. — IV. Il dévora ses enfants pour leur conserver un père. Emplacement. — V. Fossés. Uniformité. — VI. Trois pieds de lotus. Démonstratif. — VII. Élément. Mis noir sur blanc. — VIII. Abréviation du calendrier. Article retourné. Impayé. — IX. Généraux des troupes de l'Empire, chez les anciens Turcs. — X. Préposition. Qui existe

Solution du problème N° 227



CI-GIT LE DERNIER PIÉTON
mort au champ d'honneur.
« L'homme et-bas n'est jamais qu'un piéton : il passe et bientôt il trespasse. » (Epiète.)

Telle est l'histoire d'Emile Durand, officier d'Académie et fantassin civil, qui tint tête à ce progrès éfroyant dont les armes sont une roue caoutchoutée sur champs de gueules.

Clément VAUTEL.

PETITE Jeanne

par Henri Sébillé

— Maman Melle Papa Eugène ne doit pas être loin ! Tenez le voici ! Bonjour Eugène ! Ben quoi ? On s'a fait pincer... Ah ah ! c'est pas trop tôt.

Les deux misérables avaient reconnu la Roussotte et ils restèrent stupéfaits. Diane les regardait : elle avait devant elle les bourreaux de son enfant.

Son regard exprimait une angoisse subite un monde de pensées terrifiantes.

Le chef de la Sûreté le commissaire et les agents avaient tressailli à ces noms d'Eugène et de Melle ceux des disparus de la rue du Champ-d'Asile.

Le chef donna un ordre aux agents. — Emmenez ces gens-là. Enfermez chacun d'eux dans une pièce différente, qu'ils ne puissent pas communiquer en-

tre eux, ni rien entendre surtout ! Et tenez-les à l'œil.

Les policiers entraînent leurs captives.

Michel les accompagna et revint presque immédiatement.

— C'est fait, chef !

A la hâte, tant bien que mal, Diane habilla Marcelle.

C'est à cette dernière que le chef de la Sûreté s'adressa :

Très doucement, il l'interrogea.

Elle raconta son existence chez les bandits, la fugue de l'autre petite fille, qu'elle n'avait apprise qu'à son réveil, son propre départ avec un grand monsieur, vieux, à favoris roux et à cheveux

longs, les perpétuels du voyage, l'arrivée à Neuilly.

Comme on ne la questionnait pas autrement sur Jeanne, elle n'eût pas à donner son signalement, ce qui la combla de joie, car elle n'aurait vraiment pas su quel parti prendre.

On la fit asseoir dans un coin on l'y dissimula, et l'on fit paraître Eugène.

Les réponses de ce dernier couronnèrent à peu près celles de la Roussotte. Toutefois il déclara en plus que Jeanne, la fille de sa femme, était un sale être dont on ne pouvait venir à bout, qui brûlait comme si on l'écorchait à la moindre chiquenaude, par méchanceté, pour leur faire du tort.

Il raconta comment elle s'était sauvée, en les volant, le jour même où on venait prendre Jeanne, la demoiselle présente, de la part de son père... dont il ne se rappelait pas le nom, mais il avait un reçu en rigole de la livraison. Il ne l'avait pas emporté parce que ce n'était pas son affaire à lui.

Il devait être facile de le retrouver.

Sur la question de sa propre disparition, il soutint qu'il n'avait jamais songé à se cacher.

Du reste, pourquoi l'aurait-il fait ? Il n'avait rien à reprocher, par ailleurs, absolument rien ! Il s'était encore disputé avec sa compagne, toujours à cause de la même, et, comme il se trouvait à la tête de deux cents francs remis à titre de générosité, il en avait profité pour se donner de l'air et rompre une liaison impossible.

Il fournit même son adresse depuis cette époque, pour bien démontrer qu'il ne cherchait pas à se cacher de la justice.

Pour terminer, il parla de sa surprise en retrouvant Melle avec un camarade. Quant au vol avec effraction, il était patent, prémédité.

Pour se défendre, il ne mit en avant que le besoin, l'enlèvement, un moment de faiblesse, et répéta encore que c'était la première fois que pareille chose lui arrivait.

Pendant ce pathétique récit, Michel le regardait en dessous.

Il songeait aux tâches de sang, aux cordes attachées au pied du lit, et marmonnait :

— Chante toujours, mon gros ! Vas-y ! Ne te gênes pas... On le fera déchanter !

Après Loysetier, ce fut le tour de Juliet.

Il ne savait rien de l'affaire et enfants à n'y comprenait rien.

Questionné sur le cambriolage, sans hésitation, bravement, il prit tout sur lui, espérant, sinon déguer, du moins atténuer considérablement la responsabilité de Melle.

On introduisit cette dernière.

Elle était dans tous ses états, malgré un calme apparent et un air de soumission résignée.

Une terrible anxiété se lisait dans ses traits livrés.

Qu'avaient bien pu jaboter les autres ? La Roussotte surtout l'inquiétait.

Pour comble de déveine, elle ne pouvait pas la voir.

— La petite teigne ne sait pas grand-chose, c'est vrai, mais par esprit de vengeance, en souvenir du joyeux temps d'autrefois, qui sait si elle ne s'est pas amusée à dénoncer les tortures infligées, souvent, en sa présence, à l'autre ?

Et puis s'est-elle souvenue de la recommandation que je lui fis pour parer aux difficultés immédiates.

A-t-elle tenu compte de la leçon donnée au moment de son départ, ou a-t-elle fait de Jeanne un portrait sincère ? Melle opta pour la vérité.

Qui, il valait mieux donner le véritable signalement de Jeanne.

A quelques détails près, sa déposition fut exactement la même que celle d'Eugène, mais elle fut inopinément amenée à donner de plus amples renseignements.

Le chef de la Sûreté la pressait de questions.

Elle parlait de la visite du vieux Monsieur qui était venu, après échange de pièces d'identité et contre reçu, reprendre la petite de la part de son père.

Le chef de la Sûreté l'interrompit : — Comment s'appelle-t-il, ce père ?

— Attendez, je te sais, je l'ai assez entendu dire chez nous, chez m'man quand il servait... Je vais me souvenir... Il habitait à ce qu'il paraît dans les Amériques, quelque part par là-bas.

Pour son nom... Je ne peux pas m'habituer à prononcer les noms étranges

Ah ! j'y suis... Dupont... Ducourt ! Ça y est ! Dubourit ! Dubourit !

Diane eut, malgré elle, un mouvement qui attira les yeux du chef de la Sûreté, et il la vit si pâle, l'air si brisé, qu'il la conseilla :

— Vous devriez vous retirer et prendre un peu de repos.

— Non, je vous remercie... Ne faites pas attention à moi.

Le chef de la Sûreté continua, s'adressant à la mégère, mais, sans perdre de vue Mme de Gourvil, dont la contenance l'intriguait :

— Vous rappelez-vous aussi le nom de l'individu qui a donné le reçu ?

— Le grand aux cheveux gris et aux côtesleter briques ?

— Oui.

— Ça dépend !

— Comment ?

— Dame, je n'ai pas touché à son chiffon de papier, moi, je ne sais pas lire, je ne peux donc pas vous dire ce qu'il a griffonné dessus... Mais...

— Je l'ai entendu se vanter à plusieurs reprises pendant sa conversation avec mon homme.

— C'est facile à retenir : dans le genre de forcat !

— Forcat ! lança Michel.

Le chef poursuivit :

— Quel âge a votre fille, celle qui s'est sauvée ?

— Six ans et quelques mois.

La réplique était donnée, franchise, nette.

Dans son coin, d'où elle ne perdait pas une bricbe de ce qui se racontait, la petite sursauta.

Toutefois, personne n'y fit attention.

— Zut alors ! murmura-t-elle, pourquoi qu'elle voulait me faire blaguer ? J'en aurais fait du joli !

Ben, ma vieille, si tu perds le ciboulot. Le chef de la Sûreté poursuivait :

— Qu'avez-vous fait après avoir constaté sa disparition ?

— Rien Je croyais qu'elle allait rappliquer.

— Et ensuite ?

— Quand il n'y a plus eu personne à la maison, je me suis cavallée presto...

— Pourquoi ?

— Parce que j'en avais sougé de cette vie-là ! C'est un bon cœur, Eugène, on ne peut pas le nier, mais il y avait trop de distributions, et c'était toujours moi qui trinquais.

— Ou êtes-vous allée ?

— Chez Juliet, un ami !

— Et votre fille ? Vous l'abandonniez ?

— Je vous demande pardon, c'est elle qui était partie.

— Une enfant de six ans ! Votre devoir était de la faire rechercher par la police.

— Pour qu'on me la recolle sur les bras ! Je ne peux pas l'élever... Je n'ai pas un radis... Faisquez est réduit à faire le truc de ce soir pour briffer.

(A suivre)